

**SUR LA RAISON DE LA TRADUCTION
DANS LA VIE DE TOUS LES JOURS DE L'ÉCRIVAIN¹**

Je me demande souvent pourquoi j'ai traduit autant de livres, pourquoi je continue à traduire, pourquoi, je crois, je vais traduire aussi longtemps que je serai encore animée par le désir et l'énergie d'écrire.

Cette question n'aurait peut-être pas existé pour moi, si *d'autres* souvent ne me l'avaient pas adressée, si elle ne m'avait pas accompagnée, formulée d'abord par *d'autres* voix que la mienne, durant toute ma vie d'écrivain.

Ces « autres » voix, qui se sont exprimées sur des tons et dans des registres parfois très différents, ont joué un rôle important dans ma destinée d'écrivain, au sens qu'elles m'ont aidée à prendre conscience de ma relation avec l'activité de traducteur.

Est-elle si importante pour moi, cette activité à moi, sans être entièrement la mienne, puisque sa source, plutôt sa possibilité d'être, se trouve dans un texte appartenant à un autre auteur ?

Oui, je crois. C'est une réponse spontanée, globale, une vérité à moi, qui n'a plus besoin de démonstration pour moi, vu que je continue à traduire et que j'ai le sentiment de le faire en tout temps.

Et pourtant, la prise de conscience que j'éprouve depuis quelque temps concernant ce phénomène demande une mise en discours, voire, une mise en discours aussi bien structurée que logiquement structurée. Et moi je me retrouve – et je voudrais toujours rester ainsi – au niveau d'une connaissance fragmentaire, qui me permet de percevoir constamment, et parfois de la manière la plus imprévisible, un visage différent de l'acte du traduire et du résultat écrit (l'œuvre comme traduction) aussi bien que de la manière dont il est reçu. Ce que je dis dans ces fragments, dans un ordre qui tient au hasard d'un vécu en acte, peut coaguler dans un *tout* (dans la mesure où la perception de mon lecteur peut être totalisante, suite à une concentration spéciale), nullement dans un « système ».

¹ « Despre rostul traducerii în viața de zi cu zi a scriitorului » in *Despre traducere literal și în toate sensurile*, Craiova, Scrisul Românesc, 2006, p. 8-10.

Celui qui cherchera dans ces fragments une sorte de manuel de traduction sera déçu peut-être, s'il comprend par manuel uniquement une exposition didactique et systématique. S'il donne au terme « manuel » un sens plus riche au niveau d'une connaissance multipliée de manière imprévisible par la réception, et un sens plus limité (sinon complètement fermé) au niveau didactique et systématique, mon lecteur y trouvera peut-être ce qu'il cherche : une ouverture, une tentative de se retrouver soi-même comme personne qui agit tout en traduisant.

Mais avant de passer à d'autres réponses, apportons une précision : entre l'écrivain (= celui qui écrit ses propres œuvres, sans partir de l'œuvre de quelqu'un d'autre) qui traduit une œuvre littéraire et celui qui, de même, traduit une œuvre littéraire sans être écrivain (c'est-à-dire auteur d'une œuvre qui lui appartienne entièrement) il y a, pourrait-on dire, un abîme. L'écrivain cherche ses plus fortes motivations pour agir au niveau scriptural non pas dans la traduction, mais dans « l'œuvre originale » (syntagme consacré dans le jargon des maisons d'édition, des revues, de la critique littéraire). La traduction le *soutient* en vue de cette « l'œuvre originale », elle jalonne son parcours, elle lui dessine un territoire d'action parallèle qui le maintient dans une zone transitoire, comparable à celle des exercices faits chaque jour par un violoniste, un pianiste etc., un gymnaste peut-être. La comparaison peut choquer, d'ailleurs elle n'est juste que partiellement. Est-ce que l'écrivain se prépare, s'exerce, « se fait la main » à force de sentir, palper, jouer avec la langue dans laquelle il traduit ? Oui, sans doute. Est-ce qu'il fait, en traduisant, une nouvelle lecture, mieux dit un nouveau type de lecture, à travers laquelle il « goûte » ou bien il comprend autrement le texte par une manière de le toucher charnellement, et dans sa profondeur ? Encore une fois, oui, sans doute. La traduction est-elle, pour l'écrivain, une manière de rester en contact avec les grands esprits de la littérature universelle (nationale aussi, s'il traduit de sa langue maternelle vers une autre langue), d'absorber chaque jour d'une manière quasi concrète des énergies artistiques (mais aussi intellectuelles et affectives) d'une grande intensité ? Je dirai encore une fois : oui, sans doute.

Pour l'écrivain, la traduction ne peut pas se réduire à cela. Je veux dire que l'écrivain ne doit pas rester (devenir et rester) le prisonnier de l'acte de traduire. Au contraire, il doit le contrôler, le transformer dans un mécanisme de décollage vers « l'espace littéraire », notamment vers sa propre œuvre (au sens consacré de ce terme). De manière contrôlée – et elle peut être contrôlée –, la traduction peut devenir un geste rituel d'entrée dans « le faire de l'œuvre »

(cf. le cas bien connu de Proust). Ceux qui s'imaginent que la traduction peut empêcher un écrivain d'exercer son acte auctorial majeur (celui par lequel il écrit son « œuvre originale ») se trompe. Leur opinion est d'ailleurs légitime si on se met du côté de celui qui n'a pas vécu ce genre d'expérience et qui trace une ligne infranchissable entre la traduction et « l'œuvre originale ».

Pour le non-écrivain qui traduit, les choses sont simples. La traduction littéraire qu'il fait lui suffit de motivation unique et comme but unique. Sa traduction est son œuvre, par laquelle, de non écrivain il devient « écrivain », « créateur ».

(Traduit du roumain par **Elena-Camelia Biholaru**¹)

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, cameliabiholaru@litere.usv.ro.